Souvenirs et menus propos d'une Téléphoniste

Autor(en): **Hasenfratz, Anna**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Technische Mitteilungen / Schweizerische Telegraphen- und Telephonverwaltung = Bulletin technique / Administration des télégraphes et des téléphones suisses = Bollettino tecnico / Amministrazione dei telegrafi e dei telefoni svizzeri**

Band (Jahr): **17 (1939)**

Heft 6

PDF erstellt am: **31.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-873407

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Souvenirs et menus propos d'une téléphoniste.

Par *Anna Hasenfratz*, ancienne surveillante à Genève. 654.15(09)

Il est difficile, à notre époque de perfectionnements techniques et de multiples inventions, de se représenter ce qu'était, à son début, il y a une cinquantaine d'années, le service téléphonique.

Le téléphone, dont on ne saurait se passer actuellement, ni dans les relations commerciales, ni dans la vie privée, ne jouit pas, à son apparition à Genève, de la faveur du public, comme il l'aurait mérité.

Les deux cents abonnés, qui d'emblée en comprirent l'utilité, étaient des médecins, des financiers, des journalistes et quelques établissements d'utilité publique.

A ce moment, on ne songeait pas encore à remplacer par un appel téléphonique une course que l'on avait en général tout le temps de faire.

Cependant, ce nouveau moyen de communication sut se faire apprécier chaque jour davantage; il prit de l'importance, s'imposa, et quelques années suffirent pour le rendre indispensable.

La petite centrale primitive (fig. 1), construite avec les moyens dont on disposait alors, était desservie par 9 téléphonistes, qui, après un stage de 15 jours, avaient été admises à titre définitif et placées sous la direction immédiate de Monsieur Isler, chef du réseau à ce moment-là.

On inscrivait, au fur et à mesure, le nom des nouveaux abonnés sur des tableaux placés sur les panneaux des pupitres. Les téléphonistes durent chercher elles-mêmes les numéros, jusqu'au moment où l'annuaire fut devenu indispensable. Leur service ne connaissait pas encore les rigueurs et les exigences actuelles. Lorsque ces dames s'absentaient pour quelque course personnelle, les collègues assuraient le service. Chaque matin, l'une d'elles allait aux provisions, et le charcutier du coin mettait, selon la commande du jour, pour fr. 0,05 de jambon sur chaque petit pain. C'est une loupe qu'il faudrait aujourd'hui pour exécuter ce coup de maître!

Quelques années plus tard, les téléphonistes quittèrent la „Tourelle" pour s'installer dans une plus vaste salle. Là, les multiples étaient mieux équipés et présentaient de nombreux avantages; ils étaient prévus pour une plus grande capacité (fig. 2 et 3). Mais aujourd'hui, avec le recul des années, nous ne voyons plus que les imperfections et les complications de cette centrale, dont l'équipement ne suffirait pas, en effet, au trafic intense de notre temps.

Le haut du multiple était réservé aux jacks généraux; venaient ensuite la série des jacks de réponse, puis les fiches. Le bas du pupitre était occupé par les clapets d'appel; il se terminait par les clapets de fin de conversation, les clefs d'écoute et les boutons de sonnerie.

Le récepteur, semblable à celui des abonnés, était fixé à la position de travail. Il immobilisait une main de la téléphoniste pendant que l'autre devait suffire à toutes les manipulations. Le microphone, bien différent de celui auquel nous sommes habitués aujourd'hui, était fixé sur une tige droite et pouvait être placé à hauteur voulue. C'était déjà un progrès; il n'obligeait plus la téléphoniste à prendre des poses grotesques. Mais il était encore loin de la perfection; il est vrai que le traitement qu'on lui infligeait n'était pas fait pour améliorer son fonctionnement. On le secouait de côté et d'autre, on tapait sur l'embouchure avec une énergie digne d'une meilleure cause. On s'ingéniait à modifier le timbre de la voix et à lui donner, le plus souvent sans succès, des inflexions savantes. Vint le moment où il fallut le remplacer par un microphone suspendu, très mobile, qui prenait facilement contact avec le visage de la téléphoniste; mais cette caresse produisait une décharge électrique qui n'était guère du goût de la victime; par un petit cri aigu, celle-ci informait régulièrement ses collègues de l'incident.

Le bas du pupitre n'étant pas protégé, les téléphonistes ne manquaient pas de poser leurs pieds sur le contrepoids des fiches et ... de les balancer agréablement. Cet amusement de contrebande échappait à l'attention de la surveillante grâce à l'ampleur des robes à la mode d'alors; c'était bien l'unique avantage d'une mode disgracieuse et antihygiénique.

Il arrivait quelquefois que l'on dissimulait un livre sur les genoux; même, aux approches du Nouvel-an, des mains adroites dévidaient laine et coton pour les travaux de broderie toujours un peu en retard et que l'on avait le loisir de terminer entre 21 et 22 heures. Cette même heure permettait également de se perfectionner dans l'art de la danse ou dans celui, plus difficile, d'échafauder les coiffures compliquées que l'on portait alors.

La surveillante, dont le poste avait été jugé nécessaire, était occupée une grande partie de la journée à des travaux d'élaboration d'horaires, de relevés de présences et d'absences, de rapports mensuels et autres. Sa fonction ne comprenait pas encore le contrôle de tous les faits et gestes des téléphonistes. Elle réprimandait pour les fautes graves et veillait à ce qu'il n'y eût pas de récidives; mais elle ne s'attardait pas aux menus incidents journaliers; son service se terminait à 21 heures.

Chaque jour, le nouveau chef de réseau, Monsieur Vanoni, qui succéda à M. Abrezol, d'un pas souple

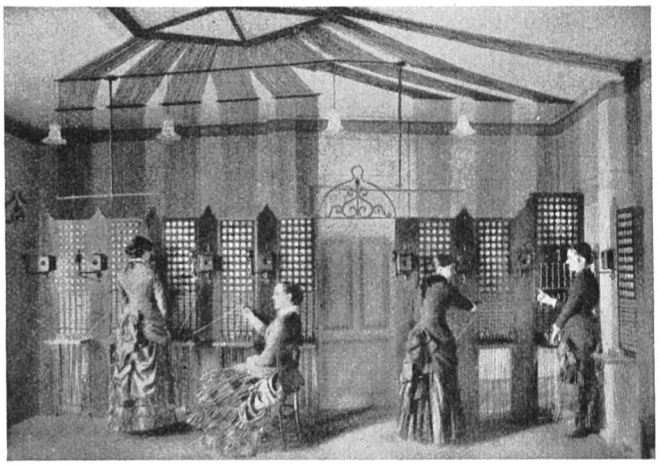


Fig. 1. Première centrale téléphonique à Genève en 1882.

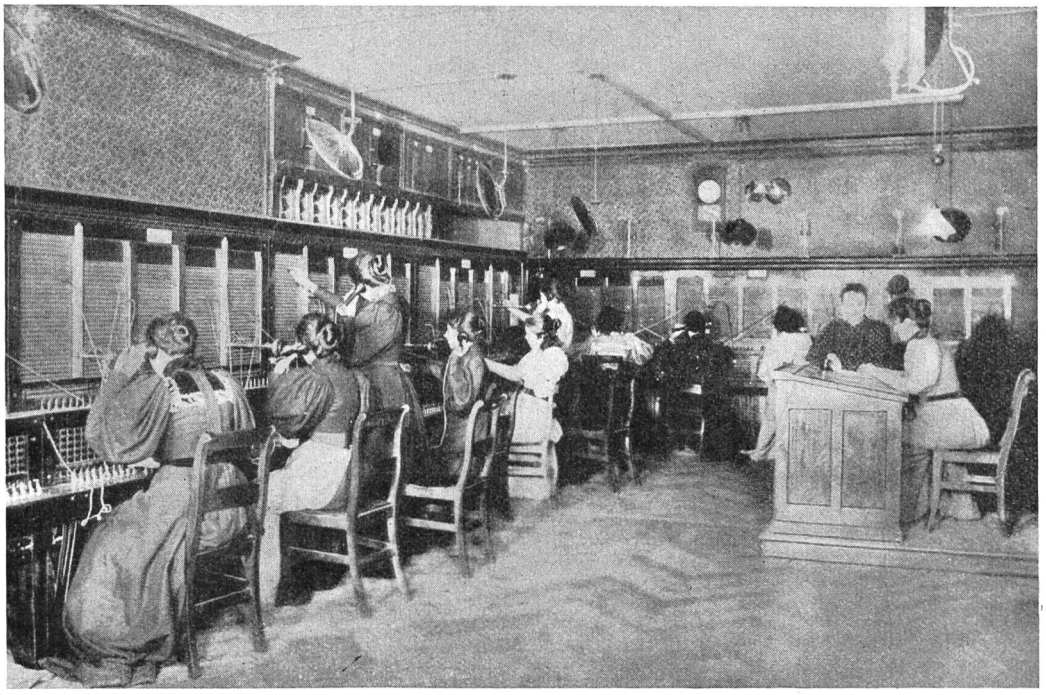


Fig. 2. Deuxième centrale téléphonique à Genève 1890—1900.

et rapide, traversait la salle et son regard vif, auquel rien n'échappait, tenait le personnel en respect. Bien des fois, cette petite tournée d'inspection fit couler des larmes. Monsieur Vanoni, malgré sa bienveillance, paralysait les jeunes téléphonistes; il n'en fallut pas davantage pour suggérer l'idée d'une farce à une malicieuse collègue. Se servant d'un petit moyen découvert par hasard, elle fit tomber, depuis sa place, le clapet d'appel du chef de réseau après s'être assurée de son absence. La jeune téléphoniste du groupe se hâta de répondre. Une voix imitant celle du chef lui lança: „Pourquoi me faites-vous pareillement attendre? Donnez-moi votre nom, j'irai vous parler." A la grande joie de tout le monde, la jeune téléphoniste s'exécuta sans soupçonner le piège où elle était tombée.

Quelques travaux accessoires incombaient aux soins de la téléphoniste. Elle donnait elle-même tous les renseignements, devait tenir à jour sa propre liste d'abonnés. C'était elle aussi qui vaquait aux

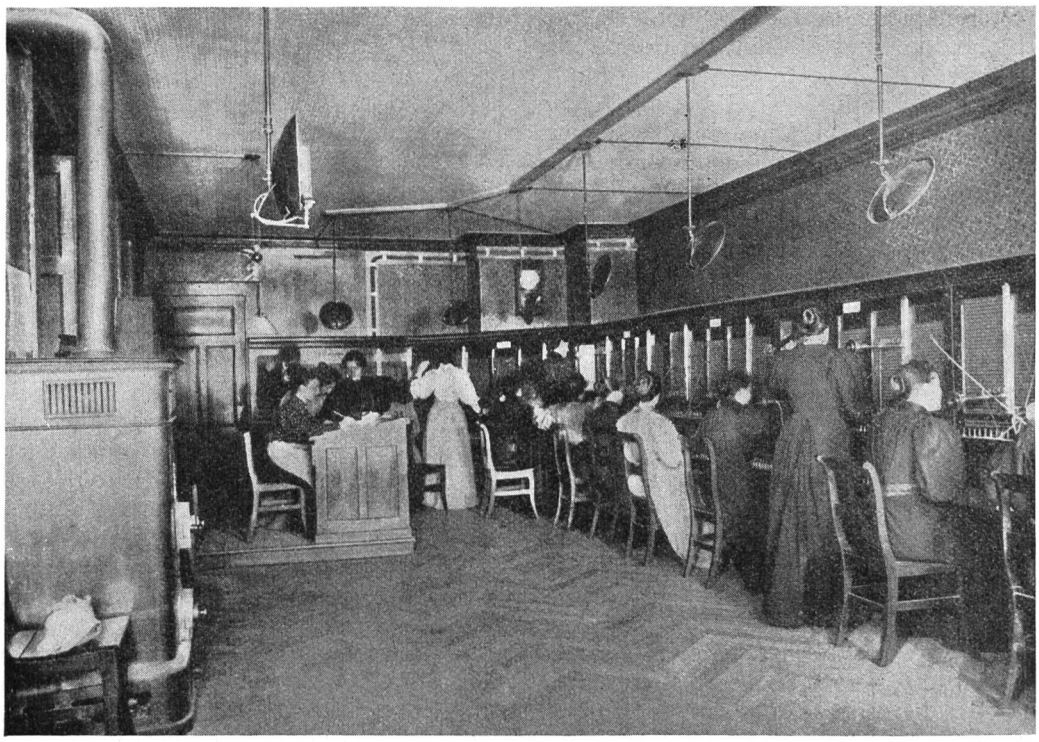


Fig. 3. Deuxième centrale téléphonique à Genève 1890—1900.

travaux de nettoyage des pupitres et des jacks généraux, à la vérification du bon fonctionnement de la sonnerie de nuit. Cette dernière obligation procurait aux téléphonistes le plaisir très discutable d'entendre cette sonnerie pendant quelques heures sans arrêt. Les unes après les autres, elles faisaient déclencher, par un geste rapide, tous les clapets de leurs groupes d'abonnés.

Le nettoyage des jacks généraux laissait des traces indéniables sur les mains des téléphonistes et sur les jacks eux-mêmes. On passait une petite peau de daim sur un outil genre tourne-vis à l'extrémité arrondie et on l'introduisait dans tous les jacks. On tournait un peu l'outil afin de débarrasser la partie métallique de la poussière qui s'y était accumulée et qui produisait des contacts défectueux.

Sur la tablette du pupitre était fixée une petite glissière dans laquelle on passait une étroite bande de papier munie des chiffres imprimés de 1 à 99. Elle servait à l'enregistrement des appels. La téléphoniste complétait la bande par l'indication de la centaine et de la date. A chaque appel, elle faisait une coche en regard du numéro de l'abonné appelant; ces coches étaient additionnées chaque matin. Plus tard, on organisa le service du contrôle des conversations avec quelques téléphonistes spécialement aptes à ce service.

Le calorifère placé au centre de la salle jouait un grand rôle en hiver. Le garçon de bureau était chargé de l'allumer, mais toutes les téléphonistes surveillaient son bon fonctionnement. On n'était pas gâté comme aujourd'hui, où la chaleur nous arrive sans bruit et sans poussière. Un garçon de bureau qui rêvait déjà „automatique" se plaça un jour au milieu de la centrale et siffla. Questionné, il répondit qu'il sifflait la poussière dans les coins, afin qu'elle s'approche et qu'il pût la ramasser.

Les relations entre abonnés et téléphonistes étaient très différentes de ce qu'elles sont de nos jours. Cette profession, mal définie par le public, était très considérée. C'est à cette cause, sans doute, qu'il faut attribuer la familiarité qui s'établit entre l'abonné et la téléphoniste. On s'imaginait aisément dans le public que celle-ci était au courant de tous les événements quelque peu intéressants. On prit l'habitude de s'adresser à elle en toutes occasions, et s'il s'en suivait une petite conversation, la téléphoniste n'encourait aucun blâme. Les abonnés accompagnaient le numéro demandé du nom de leur correspondant et la téléphoniste en vérifiait l'exactitude. Elle connaissait de mémoire la plus grande partie des numéros des abonnés; il est vrai que les noms Dunand et Martin ne remplissaient pas encore plusieurs colonnes de la liste officielle. Si la mémoire faisait défaut, on consultait cette liste en prenant son temps. Il eût été impossible à ce moment de prescrire le rendement de travail. Sans y avoir été autorisée par sa collègue, aucune téléphoniste ne répondait aux appels du groupe voisin; c'était propriété privée, et on ne pratiquait l'entr'aide que si l'intérêt personnel était en jeu. Se trouvait-on particulièrement intéressée par une conversation avec la voisine ou celle d'un abonné, un petit geste convenu avertissait la collègue qu'elle était autorisée à étendre son activité au groupe voisin.

Les avis de service et ordres intitulés „babil" ou „secret téléphonique" n'étaient pas encore venus troubler la quiétude de la téléphoniste et les seules recommandations reçues à ce sujet lors de son engagement ne l'épouvantaient pas. Il arrivait que l'abonné fût servi avant même d'avoir formulé sa demande. Lorsque la téléphoniste entendait dans une conversation que l'on indiquait au demandeur un autre numéro, elle le donnait sans autre. Elle en avisait le demandeur par ces termes: „Je vous le donne", ce qu'il acceptait comme chose toute naturelle. Quelles seraient aujourd'hui les conséquences d'un acte de ce genre!

A l'une des extrémités des multiples était placé un appareil sélectif au moyen duquel on pouvait appeler les abonnés, peu nombreux encore, des communes. On appelait le demandé par une, deux ou trois sonneries sur un même numéro et, à la fin de la communication, il fallait libérer l'appareil. Les lignes de service n'étant pas connues, l'ordre pour cette manœuvre était donné à travers toute la salle. Pour se faire entendre, il fallait élever la voix, et plusieurs fois par jour ces mots: „Repos sur ..." (suivait le nom de la localité ou le nom de l'abonné) procuraient un petit divertissement.

Un pupitre à deux positions, aménagé pour l'écoulement du service interurbain récemment inauguré, se trouvait dans une petite salle attenante à la centrale locale. Ce pupitre suffisait pour les quelques circuits avec Nyon, Lausanne, Berne. Les conversations étaient inscrites sur des feuilles de papier volantes et très volumineuses permettant de mettre en relief cet important travail. On contrôlait la durée de la communication au moyen du sablier.

Dans ce local était installé le petit lit de fer qui permettait à la téléphoniste en service de nuit de prendre du repos. Les appels n'étaient pas nombreux, on répondait en toilette de nuit, sans hâte, comme dans les stations rurales de nos jours, et l'abonné las d'attendre renonçait quelquefois à pratiquer ce sport, au grand agrément de la téléphoniste. Quant au négligé de la toilette, il n'exposait à aucune surprise, le mot „télévision" n'étant pas encore inventé, et aucune machine ne rendait esclave le personnel technicien et monteur des rondes ou surveillances de nuit.

Très jeune, à 17 ans si elle était nommée à cet âge, la téléphoniste assumait à elle seule toute la responsabilité du service de nuit de 21 à 7 heures. Il était précédé d'un tour avec une seule heure de réduction. Le lendemain, journée libre. La petite indemnité de fr. 1.50 allouée ne permettait pas de s'offrir un festin pendant ces longues heures de veille. Il y avait cependant des distractions et des émotions. Un peu après 22 h., le veilleur de nuit de la ville à la Cathédrale de Saint-Pierre s'annonçait au début de son service et la téléphoniste inscrivait sur le carnet de contrôle les noms des veilleurs. Cela fournissait déjà une bonne occasion d'échanger quelques mots. Lorsque, dans la nuit, le veilleur apercevait une lueur insolite, il appelait la téléphoniste et ensemble ils cherchaient à en déterminer la cause. En cas d'incendie, la téléphoniste devait faire un rapport détaillé; elle expliquait, en général confusément, ce qui s'était passé, faisant ressortir autant

que possible son utile et intelligente collaboration. Avec l'usage des manipulations pour l'alarme des différentes compagnies de sapeurs-pompiers, cette collaboration prit de plus en plus d'importance.

Une ancienne cuisine désaffectée, située sur le même étage que la centrale et que l'on appelait pompeusement „salle des machines", faisait la terreur des téléphonistes. En réalité, c'était une salle de réunion pour souris; c'est là que chaque nuit la téléphoniste devait se rendre pour arrêter la turbine, qui actionnait pendant la journée le générateur du courant d'appel. Avant d'y pénétrer elle essayait, en frappant dans ses mains ou en jetant violemment quelque objet à terre, de mettre en fuite la gent trotte-menu, vrai bataillon d'hôtes indésirables.

Aussi longtemps que l'horaire ne portait qu'un tour de nuit, on autorisait les téléphonistes par trop craintives à prendre avec elles une jeune auxiliaire. Celle-ci n'était pas libérée de son service le lendemain et ne touchait aucune indemnité. En général, elle passait une excellente nuit, n'entendait aucun appel, tout en restant persuadée qu'elle avait participé à la garde de la ville endormie.

En 1896, pour l'exposition nationale, on dut recruter un assez nombreux personnel et installer 6 pupitres „Standard" pouvant desservir chacun une centaine d'abonnés. Des lignes de jonction aboutissant au haut des multiples obligeaient la téléphoniste à tendre le bras à chaque appel pour introduire la fiche et relever le clapet. On ne se préoccupait pas, comme aujourd'hui, de mettre à portée de la main toutes les installations d'un emploi régulier. Il ne faut donc pas s'étonner si quelques téléphonistes peu zélées ne répondaient pas aux trop fréquents appels. Elles relevaient tranquillement le clapet ou l'ignoraient tout simplement. L'abonné qui ne pouvait s'expliquer cette lenteur dans le service ne voyait heureusement rien de ces manœuvres. Plus tard, on arriva tout de même à faire aboutir l'appel sur le clapet de fin de conversation.

Derrière ces pupitres „Standard" se trouvait un passe-plat, vestige d'un temps où cette partie de l'étage servait de salle à manger; elle conserva du reste cette fonction, car on se restaurait à sa place de travail. Bien inutile fut cette recommandation d'un bon papa le jour où sa fillette entra au service du téléphone: „Fais des poches à ton tablier, pour le cas où il serait défendu de manger pendant les heures de travail." C'était autorisé!

Mais c'est le passe-plat qui changea de fonction. Il servit à passer les chaussures aux téléphonistes de ces positions. Un ordre qui prescrivait l'échange de chaussures avait indisposé le personnel. Les tours à une heure d'interruption pour le repas de midi étaient assez nombreux. Comme la mode était aux chaussures hautes, l'autorisation d'aller se chausser avant midi fut accordée; complaisamment, on fit passer en contrebande par le passe-plat les chaussures du personnel jusqu'au jour où la surveillante surprit ce manège et y mit le holà!

Une forte chute de neige détériora le pavillon central en 1898, alors que déjà le sympathique et très apprécié chef de réseau, Monsieur Tallichet, avait succédé à Monsieur Vanoni. Les abonnés furent privés de leur téléphone pendant plusieurs jours; on dut en toute hâte installer des cabines publiques dans le hall de la poste, afin de permettre l'écoulement des conversations avec des lignes d'abonnés remises petit à petit en état. Les équipes d'ouvriers se relayaient afin que les travaux ne subissent pas d'interruption. Le trafic de la bourse, dont l'importance grandissait de plus en plus, s'effectua par ces cabines. Ce fut, pour les téléphonistes, un temps de repos et une bonne aubaine pour celles qui, à ce moment, préparaient leur trousseau.

Au début de la séance de service, la téléphoniste essayait les lignes de son groupe d'abonnés et signalait celles qu'elle trouvait en bon état. Après quoi, tout en assurant la bonne marche de son travail, elle était autorisée à se livrer à des occupations étrangères au service. Cette petite faveur était encore accordée le dimanche; alors, travaux à l'aiguille, crochetage, tricotage allèrent leur train. Le personnel sut gré à l'administration de ne pas l'obliger à prendre un groupement de jours de repos pendant cette période; quant au bienfait des vacances, il n'en était pas encore question.

En raison de l'augmentation régulière des abonnés, on procéda à un nouveau déménagement en 1900. La centrale fut installée dans les locaux occupés jusque là par l'administration, propriétaire de la maison voisine, où les locaux furent transférés.

La centrale était d'un nouveau modèle (fig. 4); les clapets, fixés au haut du multiple, remontaient automatiquement au moment de l'introduction des fiches; au bas du groupe étaient placés les clapets de fin de conversation. Les jacks généraux, à portée de la main, servaient également pour répondre à l'abonné. Suivaient les fiches et les clefs d'écoute et enfin les boutons de sonnerie.

C'est à ce moment que le serre-tête et le microphone de poitrine firent leur apparition; ils furent, bien entendu, considérés comme des instruments de torture, auxquels il fallait faire la guerre si l'on se respectait quelque peu. Les chaises inélégantes et usagées furent remplacées par de confortables fauteuils de bureau; les bandes imprimées firent place à des blocs de tickets, sur lesquels on notait le numéro du demandeur. Plus d'addition! Les téléphonistes, à tour de rôle, utilisaient de grands casiers pour le classement des tickets; c'était un amusement plus qu'un travail.

Les deux services furent réunis dans le même local, et quelques places de travail aménagées à l'extrémité de la salle pour le service interurbain. La téléphoniste préposée à ce service inscrivait elle-même les demandes, de petits volets signalaient les appels. L'opératrice au service local devait indiquer le numéro du demandeur dès que celui-ci avait quitté l'appareil. Il serait téméraire d'affirmer que tout se passât en sourires et en bonne harmonie.

La salle étroite et longue fut baptisée „le boyau". Une rangée de fenêtres placées à la hauteur du double plancher procurait en hiver la douce illusion d'être sur une glacière, en été, par contre, la température y était délicieuse.

L'inauguration du pupitre de surveillance fit comprendre à la téléphoniste que les temps étaient changés; la perspective de cette étroite surveillance

Fig. 4. Troisième centrale téléphonique à Genève 1900—1909.

ne l'enchanta pas et lui fit envisager l'avenir avec appréhension. Petit à petit, quoique sans plaisir, elle s'habitua cependant à cette innovation qui nous semble si naturelle aujourd'hui. Il y eut aussi d'agréables surprises; un deuxième tour pour le service de nuit, la pause de 10 minutes et enfin les vacances après 7 ans de service. En 1920, les nouvelles prescriptions établirent l'octroi de vacances dès l'entrée dans l'administration.

Pendant de longues années, le vestiaire et le bureau du contrôle des conversations ne faisaient qu'un, et l'on se délassait tranquillement dans les corridors; la vie, moins enfiévrée que de nos jours, offrait encore des joies paisibles, sans cris et sans rudesse. Dans un recoin était dissimulée une lampe à esprit de vin; on s'offrait une tasse de thé, rapidement avalée pour ne pas se faire remarquer. Ce n'est que beaucoup plus tard que des mesures furent prises en vue d'un peu plus de confort; les anciennes téléphonistes peuvent mieux que les nouvelles apprécier le grand progrès accompli dans ce sens.

Une nouvelle modification s'imposa bientôt; il ne fut plus possible d'assurer la régularité du service interurbain dans les conditions défavorables mentionnées, car il prenait de plus en plus d'extension.

Une table d'enregistrement provisoire devint nécessaire; on transféra ensuite ce service à l'étage supérieur dans une salle indépendante; les anciennes positions interurbaines devinrent des positions de connexion; de nouveaux circuits s'ajoutèrent aux anciens; enfin, l'heure de la Bourse devint de plus en plus chargée.

On s'aperçut aussi que les connaissances du personnel en géographie étaient insuffisantes; il fallut le familiariser avec les noms des nouvelles localités demandées.

Un jour, une téléphoniste reçut d'un abonné de la Suisse alémanique une demande de communication pour Dagmersellen; comme cette localité lui était totalement inconnue, l'opératrice s'obstina à croire que l'abonné l'interpellait par un „Matmesell" et continua à lui demander dans quelle localité il voulait son numéro; la mention du canton mit fin à ce malentendu.

Pour la nuit, et bien que les appels ne fussent pas très nombreux, cette installation sur deux étages n'était guère pratique. Les communications par abonnement, déjà utilisées, nécessitaient pour la surveillance la présence de l'une des opératrices à la salle interurbaine; mais dès que ces communications prenaient fin, elle retournait auprès de sa collègue pour la seconder dans la tâche plus fatigante du service local. Une sonnerie capable d'ameuter tout le quartier rappelait la téléphoniste à l'étage supérieur lorsque déclenchait un clapet. Heureusement, une chaise longue permettait aux téléphonistes de se reposer à tour de rôle.

Enfin, voilà le moment d'exécuter les projets de reconstruction du bâtiment de la poste. Il fallut libérer une aile du bâtiment; les bureaux, installés jusqu'alors de ce côté, furent transférés dans d'autres locaux disponibles; on construisit un escalier de bois à l'extérieur de l'aile du bâtiment qui abritait la centrale; il y donnait seul accès ainsi qu'à d'autres locaux. Les paliers servaient de garages pour les bicyclettes et furent parfois utilisés comme dortoirs par des individus sans abri, ce qui n'était pas sans causer de vives inquiétudes aux téléphonistes du service de nuit.

Puis, autres nouveautés; des termes comme: batterie centrale, lampe de supervision, etc., termes mystérieux vinrent enrichir le vocabulaire technique de la téléphonie. On saisit, là, toute l'importance

des préoccupations du chef de réseau et de ses dévoués collaborateurs, et de l'énorme responsabilité qui leur incombait.

D'autre part, la téléphoniste avait ses propres soucis; elle bataillait encore avec les clapets d'appel et de fin de conversation, qui commençaient à montrer de terribles entêtements et ne déclenchaient plus régulièrement. Avec angoisse, se laissant guider par le bourdonnement de la sonnerie furieuse de l'appelant, on recherchait le clapet coupable et l'on fixait l'un après l'autre les petits crochets retenant les clapets. La téléphoniste savait qu'immanquablement elle serait récompensée de sa peine par une avalanche d'aimables paroles (disons plutôt qu'elles étaient aigres-douces!) lancées par l'abonné furieux, incapable d'admettre que l'employée ne fût pas coupable d'inattention.

Avec l'augmentation du trafic, les rapports entre les abonnés et la téléphoniste se modifièrent; il ne s'agissait plus d'un certain public à desservir, mais de tout le public. Etonnée et peinée, elle entendit l'abonné lui rappeler en mainte occasion qu'elle était payée pour le servir. Instinctivement, elle se montra plus distante; du reste, l'intensité croissante du trafic exigeait des phrases brèves afin d'éviter les pertes de temps. La surveillante, dont l'activité avait aussi pris plus d'importance, suivait de plus près le travail des téléphonistes grâce à une dernière création: le pupitre de surveillance.

Les téléphonistes surent malgré tout agrémenter leur travail. Profitant d'un avantage de la construction du multiple, elles repéraient la position des clapets correspondant aux abonnés auxquels allait leur sympathie. Les couvant des yeux, c'est avec une dextérité remarquable qu'elles introduisaient la fiche dans le jack d'appel dès que le clapet déclenchait. Point n'était besoin, comme autrefois, d'avoir recours à la mémoire ou à la bonne volonté d'une collègue pour s'assurer la jouissance de ce petit plaisir.

Malgré l'organisation compliquée qu'avaient pris les horaires, on ne parvint plus, à certaines heures de la journée, à s'assurer un contingent suffisant de téléphonistes. Des pointes inévitables obligeaient les téléphonistes à travailler sur deux, même sur trois positions du multiple. D'après la règle, aucune communication ne devait être rompue avant que la téléphoniste se fût assurée que les abonnés avaient bien quitté l'appareil; mais il devint impossible de se conformer à cet ordre. Pour pouvoir répondre aux nouveaux appels, il fallait débarrasser une des positions de travail. On supprimait alors d'un geste énergique toutes les communications d'une position sans s'inquiéter de celles à peine établies. L'abonné impatient, incapable d'attendre quelques instants la réponse de son correspondant, actionnait la manivelle de sa sonnerie d'appel; il obtenait, ce faisant, parfois plus vite une réponse, mais donnait en même temps le signal de fin de conversation, supportant ainsi les conséquences de son geste inconsidéré.

Ce fut un temps très mouvementé que celui de la reconstruction de la poste. A peine la salle put-elle abriter quelques multiples, que commença l'instruction du personnel. Un groupe de quelques téléphonistes, guidé par une instructrice, passait chaque jour plusieurs heures dans la salle, afin de se mettre au courant des nouvelles manipulations.

La batterie centrale, vraie révolution en téléphonie, apporta de nombreuses améliorations aussi bien pour l'abonné que pour l'opératrice. Par suite de la suppression de quelques manœuvres et grâce à la facilité d'enregistrement des communications, le rendement du travail fut très supérieur au précédent.

Le 9 mai 1909, la centrale fut mise en service et après quelques tâtonnements inévitables, on se rendit compte de l'immense progrès accompli.

Un vestiaire provisoire, aménagé dans un des angles de la salle et auquel on accédait par la centrale même, gêna beaucoup le service; il en était de même du bruit des travaux de démolition et de reconstruction de l'aile que nous venions de quitter. La suppression de la manivelle de sonnerie mécontenta beaucoup d'abonnés. Tout allait bien quand la téléphoniste répondait immédiatement à ce simple geste de décrocher l'appareil; dans le cas contraire, l'abonné impatient remplaçait les tours de manivelle par la mise en mouvement du crochet récepteur. Il empêchait ainsi souvent la téléphoniste de voir son appel.

Plus d'une affirma que les nombreuses années pendant lesquelles on employa le système à batterie centrale ne suffirent pas à faire l'éducation de l'abonné!

Les téléphonistes, par contre, s'adaptèrent très vite à toutes ces nouvelles manipulations et arrivèrent avec le temps à des résultats remarquables dans le rendement de leur travail. Vint le moment où la grande salle, éclairée par le haut, se révéla dans toute sa splendeur. Sa forme voutée lui donnait grand air et les immenses pavots qui décoraient les parois ainsi que les vitrages aux vives couleurs répandaient une atmosphère de gaité. Les multiples construits en beau bois d'une chaude couleur brun-rouge ne meublaient que la moitié de la salle; mais plus tard, à mesure que les services prirent de l'extension, elle en fut entièrement garnie (fig. 5 et 6).

Attenants à la centrale proprement dite se trouvaient d'un côté le réfectoire, de l'autre la petite salle du service interurbain (fig. 7). De beaux panneaux vitrés séparaient ces locaux les uns des autres; pendant de nombreuses années, chacun eut à cœur de maintenir cette centrale à l'état de neuf.

La salle des machines, domaine du technicien, qui lui vouait une bonne partie de son temps, donna, les premiers temps, de vives inquiétudes au personnel. Le ronflement des moteurs, les accumulateurs, la plaque de marbre avec les manettes d'un emploi mystérieux, le fait aussi que ce local était toujours fermé à clef, tout cela suggérait l'idée du danger. On vivait dans la crainte d'une explosion, et lorsque le technicien faisait un séjour trop prolongé dans cette salle, discrètement, les surveillantes allaient s'assurer s'il ne gisait pas, électrocuté, sur le sol.

Les quelques manœuvres très simples dont on chargea plus tard les téléphonistes, et la nécessité de relever, les jours de statistique, le débit d'électricité sur ce tableau de marbre redouté, suffirent à les rassurer.

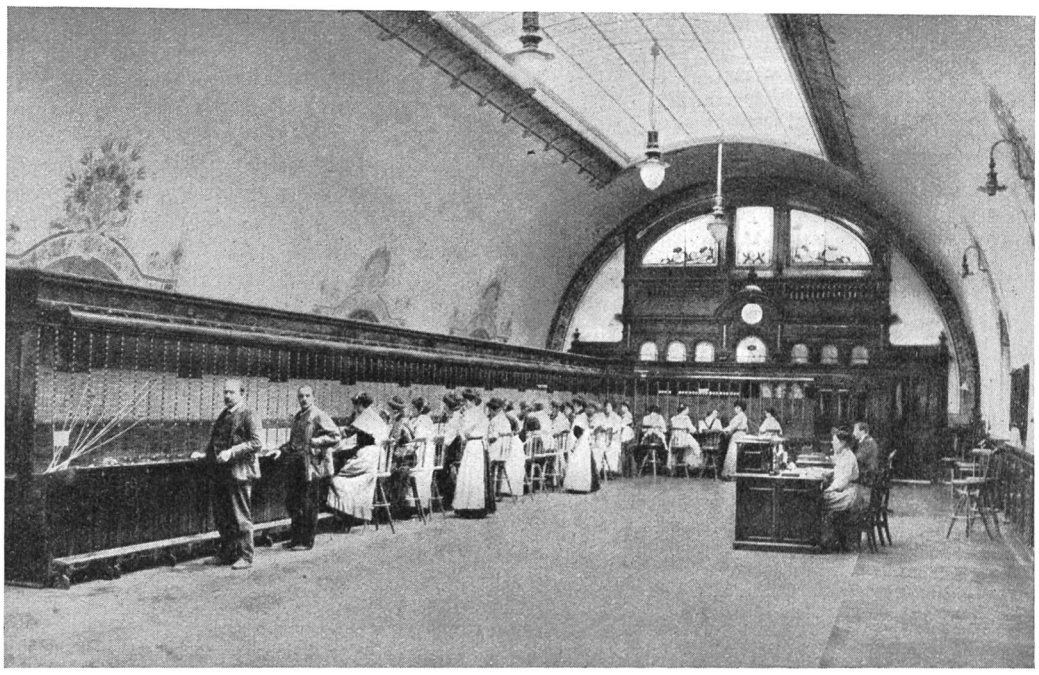


Fig. 5. Quatrième centrale téléphonique à Genève 1909—1930. Etat en 1909.

Les petites lampes d'appel se révélèrent tyranniques. Pour les desservir, il y avait tantôt trop de soleil, tantôt trop d'ombre. Elles furent cause que toutes les petites facilités dont on avait joui jusqu'alors furent retirées au personnel.

Aucune autre occupation que celle de l'établissement des communications ne fut tolérée. Le babil interdit, l'appel silencieux des lampes exigeant toute l'attention de la téléphoniste.

Les grandes facilités qu'apporta l'enregistrement semi-automatique des conversations ainsi que l'installation des lampes de supervision ne donnèrent lieu à aucune contestation.

Pendant les 21 années de son existence, cette centrale fut le théâtre de transformations et d'extensions nombreuses, car le chiffre de 6000 raccordements d'abonnés pour lequel elle avait été aménagée fut bientôt doublé. A mesure que les jacks s'élevèrent dans le multiple, le travail devint plus pénible pour les téléphonistes. Quelques années plus tard, on accorda heureusement l'horaire de 8 heures de service, été comme hiver.

Malgré sa belle apparence, la salle souffrait d'un grave défaut d'aération: en été on y suffoquait, en hiver on avait de la peine à obtenir une température suffisante. La toiture vitrée causa de vives

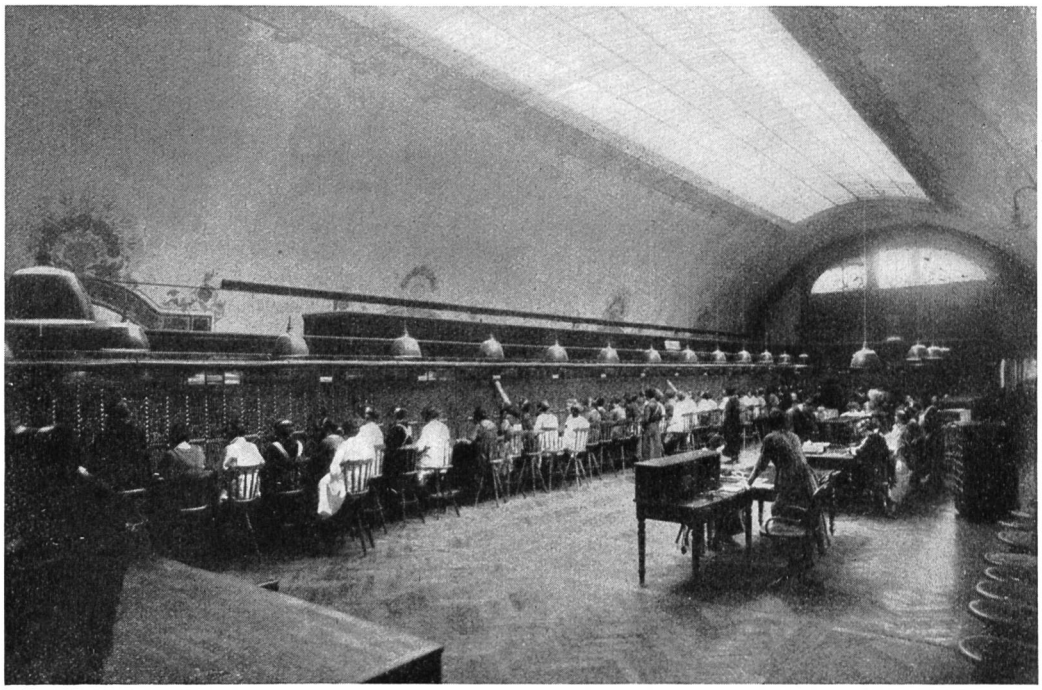


Fig. 6. Quatrième centrale téléphoniqne à Genève 1909—1930. Etat en 1929.

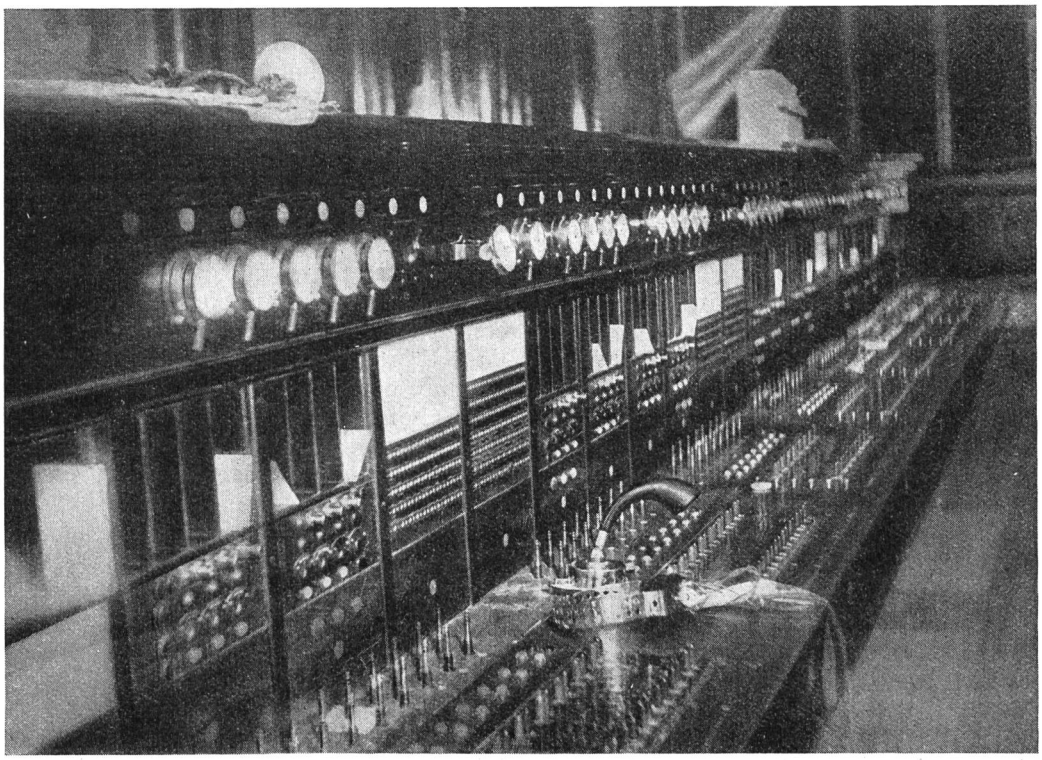


Fig. 7. Centrale interurbaine à Genève 1909—1923.

émotions un jour qu'un marteau, échappant à la main d'un ouvrier, vint s'abattre au milieu de la salle, semant des débris de verre dans toutes les directions. Une autre fois, au moment de la fonte des neiges, une vitre extérieure se brisa sous l'effet de la chaleur solaire et les éclats de verre entraînèrent dans leur chute une partie du vitrage intérieur. On se demandait si une bombe n'avait pas été jetée du haut des airs. Bien qu'il n'y eût aucun accident de personne, les téléphonistes ne purent se défendre d'éprouver une certaine inquiétude; elles longeaient les multiples, jetant un coup d'œil angoissé vers les hauteurs, dès qu'on y percevait un bruit insolite.

La salle interurbaine n'avait pas été construite en vue du développement considérable que prirent les services téléphoniques. Bientôt les pupitres l'encombrèrent dans tous les sens, laissant tout juste un petit espace libre afin que les surveillantes et le courrier pussent circuler.

Pas de tube pneumatique alors. D'ingénieuses téléphonistes comblèrent cette lacune; un carton, tenu par une ficelle, remplaçait le courrier aux heures peu chargées ou lorsque les téléphonistes étaient toutes retenues au pupitre par le trafic. Il est vrai que c'était un moyen primitif; il donna cependant entière satisfaction; après usure, le carton était remplacé, sans frais!

En raison de l'extension continuelle des deux services, le nombre des surveillantes fut augmenté; on leur adjoignit un surveillant; ce qui motiva, de la part d'un haut fonctionnaire, cette réflexion: „C'est le loup parmi les agneaux." Celles des téléphonistes qui manquaient de la douceur requise durent tout de même se soumettre à ces nouvelles dispositions.

La déclaration de guerre et la mobilisation, en 1914, augmentèrent le trafic, pendant quelques jours, d'une manière excessive; à cette occasion, le système à batterie centrale démontra toute sa supériorité. Les compteurs totalisateurs, permettant un relevé du trafic complet chaque jour, accusèrent des chiffres inconnus jusqu'alors.

Bientôt, à cette fièvre succéda un calme alarmant. Le service international, qui commençait à se développer à cette époque, fut complètement interrompu, le service interurbain en partie paralysé. Le personnel de réserve souffrit tout particulièrement de cet état de choses. On remplaça bien, dans la mesure du possible, les fonctionnaires mobilisés par le personnel féminin; malgré cela on ne parvint pas à occuper les téléphonistes de réserve plus de 6 jours par mois. C'est sans doute à ces circonstances exceptionnelles qu'il faut faire remonter les suggestions qui aboutirent à l'emploi permanent du personnel auxiliaire.

Plus tard, quelques téléphonistes occupèrent un emploi provisoire au service des recherches de la Croix-rouge; d'autres quittèrent définitivement l'administration.

Malgré la prolongation de l'effroyable cauchemar, les affaires reprirent peu à peu, et, vers la fin de l'année 1916, on dut songer à un nouveau recrutement de personnel.

Pendant ces années terribles, le contingentement du combustible vint aggraver les difficultés. La grande salle du service local, pour être diminuée de volume, fut tendue, à hauteur des multiples, par un velum que l'on pouvait retirer à volonté. On procura de cette façon un peu plus de chaleur au personnel, qui fut néanmoins fort heureux de la suppression de ce moyen de fortune destiné à lui procurer un peu de confort.

Mais d'autres émotions attendaient les téléphonistes. En 1918, à l'automne, une violente épidémie de grippe priva la centrale d'une grande partie de son personnel. Dans le seul mois d'octobre, on enregistra le chiffre fantastique de 850 journées de maladie, uniquement pour le personnel féminin. Chaque jour, de nouvelles défections étaient signalées et l'on rencontra de graves difficultés pour assurer le service. Puis il fallut prendre des mesures de précaution pour ménager le personnel encore valide, sur lequel retombait le poids de l'immense tâche.

Une grave décision fut prise: on coupa le courant entre 12 et 14 h. ainsi qu'entre 18 et 20 heures; ce qui permit d'élaborer un horaire supportable pour le personnel surmené. Ce n'est pas à la légère que fut pris, dans un moment aussi sérieux, un arrangement qui, par la privation même pour quelques heures d'un moyen de communication, prenait presque la forme d'une catastrophe. Lors de la première interruption, le petit groupe de téléphonistes qui résista à l'épidémie ne put s'empêcher de témoigner une vive émotion. Les cœurs se serrèrent, les yeux s'humectèrent devant ce tableau navrant d'une centrale hors d'activité. Et toutes devinaient l'impatience ou peut-être l'angoisse de ceux des abonnés qui cherchaient en vain à obtenir une réponse du central. Le système automatique intégral eût été alors le bienvenu. Lorsque, à l'heure fixée, on remettait le courant et que chaque téléphoniste, abaissant un levier, tenait une fiche en main, des centaines de petites lampes scintillaient; pendant les premiers instants qui suivaient la réouverture, on ne pouvait répondre qu'aux abonnés calmes, énonçant clairement leur demande; le plus grand nombre d'entre eux comprit l'urgence d'une mesure prise à la dernière extrémité et qui ne durerait que le temps strictement nécessaire.

L'année suivante, la surveillance fut déchargée du service des renseignements, ce dernier étant confié à quelques téléphonistes qualifiées. Les deux services y gagnèrent et furent désormais, l'un et l'autre, assurés plus correctement. D'ailleurs, le nombre toujours croissant des abonnés justifiait entièrement la création du nouveau poste.

C'est à ce moment que commencèrent les préparatifs en vue de la première assemblée de la Société des Nations. Des pupitres de secours furent installés dans la centrale locale pour l'écoulement d'une partie du service interurbain. Il fallut faire place aux circuits à grande distance, sur lesquels devait s'effectuer le trafic international. Le trafic extraordinaire qu'occasionna cette première assemblée de la S. d. N. se heurta à de sérieux obstacles; l'exiguïté du local gênait beaucoup les opératrices et l'insuffisance des circuits à longue distance ainsi que celle des circuits internationaux se fit péniblement sentir. Le nombre des téléphonistes avait été augmenté pour la circonstance par un groupe d'opératrices d'autres réseaux.

Pendant toutes ces années, l'esprit inventif des ingénieurs et des techniciens fut à l'œuvre. On apprit bientôt que des locaux étaient aménagés dans l'Hôtel des Postes de la rue du Mont-Blanc, pour recevoir les merveilleuses machines destinées à remplacer le cerveau des téléphonistes et bouleverser encore une fois les habitudes des abonnés. Le transfert du service interurbain dans ces locaux fut également envisagé.

Le développement inattendu du réseau plaça les techniciens devant un nouveau problème. On dut, pendant un certain temps, attribuer tout de suite à de nouveaux abonnés les numéros devenus libres pour cause de résiliation. Il fallut trouver un moyen qui réduirait autant que possible le nombre des faux appels que cette nécessité allait provoquer. Pour cela, on se servit de deux tests différents, l'un, lent, concernant les lettres de l'alphabet de A à G, et l'autre, rapide, de H à Z. Pour chaque nouvel abonné, on choisissait un numéro ayant appartenu à un abonné dont le nom commençait par une lettre de l'autre groupe. Ainsi les Bertrand et Dunand étaient remplacés, par exemple, par les Terrier et Pillet, etc. Chaque fois que la téléphoniste entendait un des tone-tests, elle demandait le nom de l'abonné désiré, et savait, d'après ce nom, s'il s'agissait d'un abonnement résilié. On supprima par ce moyen de nombreuses réclamations d'abonnés. Ce palliatif exigeait une grande attention de la part du personnel, et ce fut un soulagement lorsqu'on put renoncer à son emploi.

L'automatisation d'une partie du réseau de Genève entraîna une nouvelle numérotation des abonnés, qui furent groupés d'après l'importance de leur trafic, afin de parer à l'éventualité de se trouver, dès le début, devant la complication des groupes surchargés. De nombreuses statistiques furent établies dans le but de connaître, non seulement le nombre des communications demandées par un abonné, mais encore le chiffre des appels qui lui étaient adressés. C'est sur ces chiffres que fut basée la nouvelle numérotation. Elle fut employée dès l'automne 1921, donc bien avant que les abonnés fussent dotés du système automatique. Chaque numéro était précédé d'un préfixe, soit Mont-Blanc soit Stand. Les abonnés dont le raccordement faisait partie du groupe prévu pour l'automatique, furent connectés à un multiple spécial, desservi par des téléphonistes intermédiaires. Ce service était extrêmement pénible; les compteurs totalisant les communications établies accusèrent des chiffres très élevés dépassant en moyenne 200. Ces positions ne pouvaient être occupées que par du personnel très habile, dont la présence à ce poste était limitée à 2 heures. Le groupe d'abonnés Mont-Blanc comprenait des maisons importantes à fort trafic téléphonique. La couleur rouge fut adoptée pour toutes les désignations des raccordements de la centrale Mont-Blanc. Les centraux multiples se trouvant tous groupés, les filets de couleur qui jusqu'alors reliaient les abonnés possédant plusieurs raccordements dont les numéros ne se suivaient pas, furent supprimés. Avec le temps, ils étaient devenus si nombreux que le multiple en était tout bariolé. Il fallait suivre le filet reliant les différents numéros au travers des croisements, ce qui occasionnait une sensible perte de temps.

Vint le moment où les travaux de préparation pour l'automatique exigèrent la libération de ces positions de connexion. Une nouvelle disposition des jacks multiples, permettant de placer les abonnés

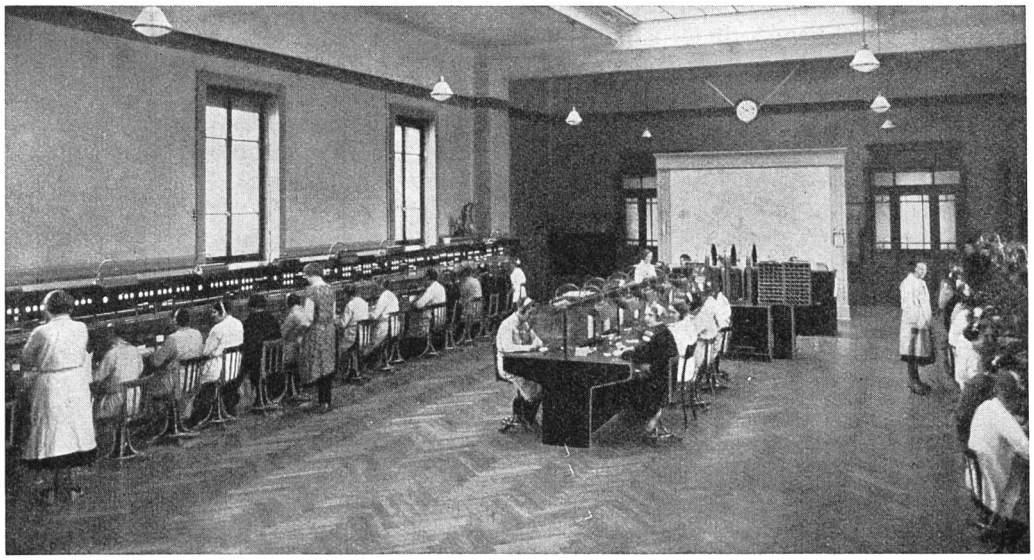


Fig. 8. Centrale interurbaine actuelle à Genève depuis 1923.

Mont-Blanc directement dans le multiple, s'imposa. Des jacks de réserve séparaient les deux centrales, ce qui rehaussa encore le multiple. La connexion interurbaine s'effectuait à ce moment avec beaucoup de retard, car le nombre des fiches était insuffisant pour les heures chargées; à chaque instant, on entendait la téléphoniste dire qu'elle n'en avait plus; les nerfs des opératrices furent mis à une rude épreuve.

A Pâques 1924, on inaugura la centrale automatique Mont-Blanc, alors qu'à la fin 1923 la centrale interurbaine fut transférée dans les nouveaux locaux. Dès lors, ce service put se développer normalement; il fut doté peu à peu de nombreux circuits suisses et internationaux, et d'un multiple pour les abonnés Mont-Blanc dans ses propres locaux. Le personnel local dut se mettre au courant de nouvelles manipulations. Les appels au disque à destination d'abonnés de la centrale manuelle étaient transmis à cette dernière par des chiffres lumineux qui arrivaient sur des bandes à quelques positions appelées: „Indicateurs d'appels". La fiche choisie par la machine était désignée par le vacillement d'une lampe. Les appels dans le sens inverse étaient transmis à l'oreille des téléphonistes qui composaient les numéros de la centrale automatique sur un clavier. Ces pupitres étaient dénommés positions „Semi-B".

Ces transmissions, sujettes à de nombreuses erreurs, prenaient bien du temps. On se rendit compte que seule l'automatisation complète du réseau pouvait donner entière satisfaction aux abonnés.

Au printemps 1924 eut lieu une cérémonie intime, au cours de laquelle des sentiments d'affliction et de joie se manifestèrent tour à tour. Monsieur Tallichet, qui pendant plus de 25 ans était resté à la tête du réseau de Genève, se trouvait à la veille de son départ. Les paroles de sympathie, qui lui

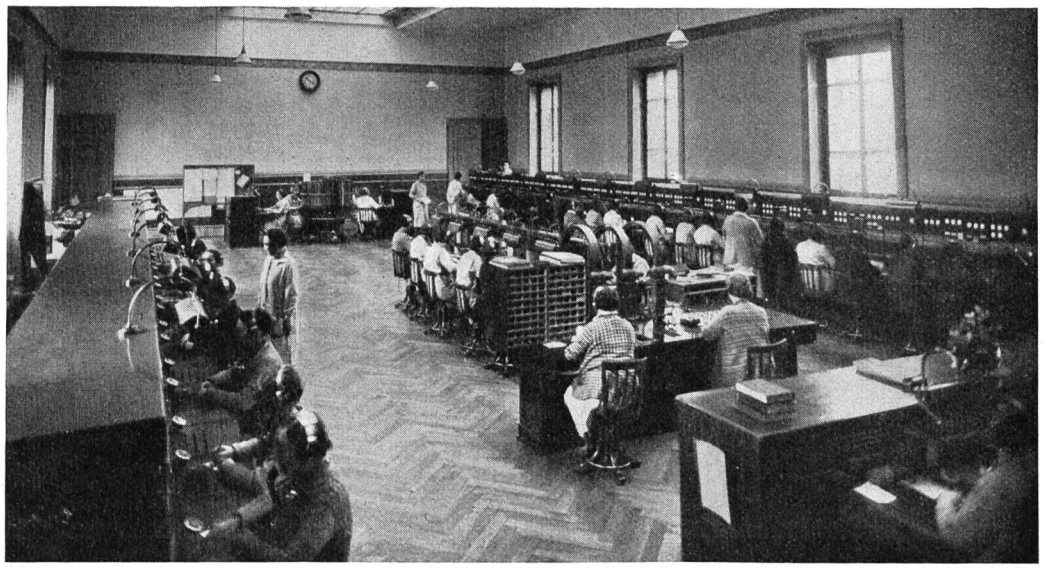


Fig. 9. Centrale interurbaine actuelle à Genève depuis 1923.

furent adressées à cette occasion, reflétèrent l'attachement et le respect que lui portait le personnel. A cette même cérémonie, Monsieur Collin, jusqu'alors chef d'exploitation, fut présenté comme nouveau chef de réseau, et la joie de le voir promu à ce poste élevé lui fut exprimée en termes sincères et choisis.

Les travaux, dont l'achèvement devait supprimer entièrement la collaboration de la téléphoniste pour le service local, commencèrent alors.

Il était nécessaire, avant tout, de libérer la partie de la salle qui devait recevoir les nombreuses machines, et de renforcer les planchers. Plus tard, les téléphonistes impressionnées par l'aspect imposant de ces machines, comprirent que leur rôle personnel devenait bien modeste.

De nouvelles statistiques donnèrent les chiffres du nombre d'appels entre abonnés des deux centrales et occasionnèrent des modifications. En 1929, les préfixes Stand et Mont-Blanc furent remplacés par la numérotation à 5 chiffres. Le service au multiple devenait de plus en plus fatigant; il représentait déjà un peu le travail de la machine. L'un des ingénieurs préposés aux travaux déclara un jour que ce service n'était plus digne d'un être humain. La téléphoniste eut l'occasion de faire de la culture physique.

La centrale, comprimée dans une petite partie de la salle, perdit toute sa magnificence. Une simple cloison de bois séparait ce restant de centrale de la partie des locaux auxquels on faisait une belle toilette et la salle ne formait plus, par endroits, qu'un étroit couloir. La cloison, mal jointe, laissait passer l'air à volonté et pendant les mois d'hiver, on dut se servir de tous les moyens possibles pour s'assurer un peu de chaleur: duvets, couvertures, radiateurs électriques, tout fut employé. Avec de la charpie on essaya de boucher toutes les ouvertures; vraiment, pendant cette période, l'aspect de la centrale n'avait rien d'élégant ni de confortable.

Malgré tous ces désagréments, les téléphonistes virent, avec mélancolie, s'approcher le jour où il faudrait quitter définitivement ce local et le travail auquel elles s'étaient attachées. (Fig. 10.)

Les installations ne permettaient plus la bienfacture de leur service; si les constructeurs de la centrale automatique y trouvèrent leur avantage, les téléphonistes, par contre, purent déplorer que la disparition de la centrale manuelle n'éveillât chez les abonnés de bien vifs regrets.

Des téléphonistes d'autres réseaux furent envoyées à Genève pour renforcer provisoirement l'effectif du personnel, auquel on avait accordé, en raison des conditions exceptionnellement défavorables dans lesquelles elles avaient dû travailler, un horaire à 7 heures de service. On avait engagé, également à titre provisoire, un groupe de jeunes filles auxquelles on donna une instruction sommaire pour le service local qui, aujourd'hui, a vécu.

Les téléphonistes eurent la satisfaction de voir un certain nombre d'abonnés prendre congé d'elles en termes aimables, et quelques lettres de remerciements leur prouvèrent que leurs longs services avaient été appréciés.

Quelques abonnés n'accordaient qu'une confiance limitée au système automatique, qui leur parut compliqué. A l'heure actuelle, ils ont certainement tous reconnu qu'ils ont gagné au change.

Le dernier jour de ce service manuel, le personnel décora la centrale aux couleurs suisses et genevoises. Des guirlandes et des fleurs tentèrent de masquer les regrets qu'éprouvaient celles qui, après avoir si longtemps travaillé dans ces locaux, devaient les quitter définitivement. Une délicieuse surprise vint mettre le sourire sur tous les visages, surprise envoyée par le chef de réseau, sous forme de magnifiques roses ... en sucre, garnissant un gâteau de belle taille. Une petite missive pleine de cœur accompagnait cet envoi, et l'ancien personnel, surtout,

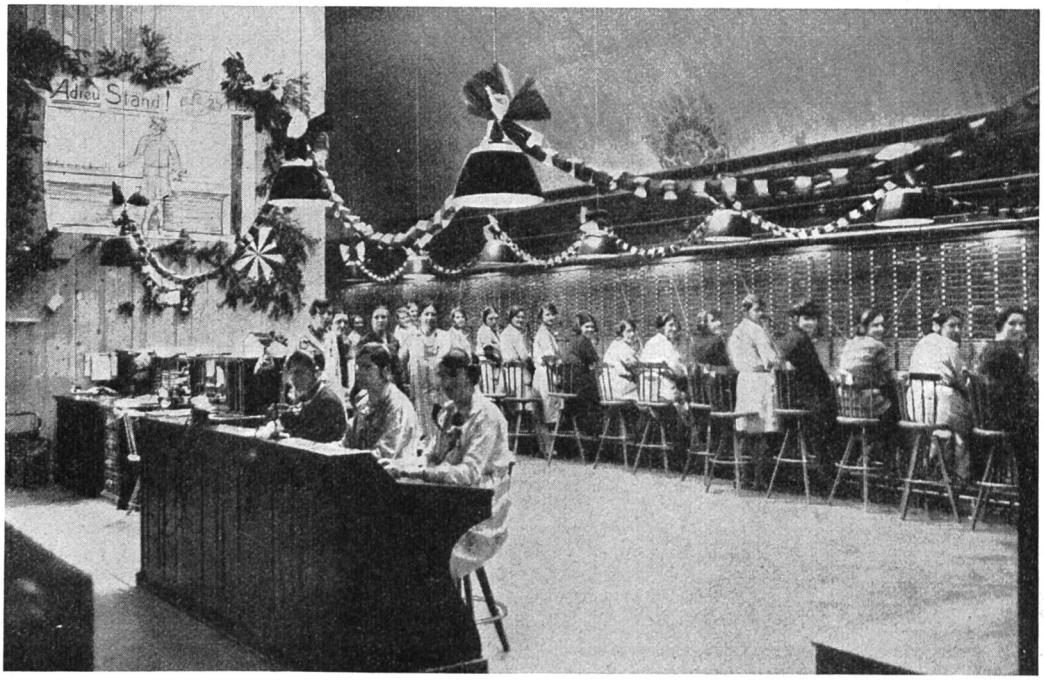


Fig. 10. Dernière centrale téléphonique manuelle à Genève 1930.

sut gré à son chef de lui prouver sa sympathie dans ces tristes moments. Un groupe de surveillantes et de téléphonistes resta dans la salle pour assister à l'agonie du service manuel. Elles attendirent avec appréhension le moment où la centrale entière serait connectée au réseau automatique. Elles essayèrent bien, en chantant et en dansant aux sons d'un harmonica, d'oublier leur peine; mais c'est bien le cœur serré qu'elles quittèrent enfin le local. Le quatrain qu'elles avaient placé à l'entrée de la salle des machines:

Machines qui prenez notre place,
Sans rancune nous vous admirons,
Car vous ne serez jamais lasses
Comme nous le fûmes, nous l'admettons!

avait été composé à un moment où elles n'avaient pas encore senti l'amertume du dernier adieu. Heureusement pour les téléphonistes, il leur restait encore une activité à exercer à la centrale interurbaine.

Depuis longtemps, comme c'est d'ailleurs le cas à l'heure actuelle, une instruction très soignée, donnée au nouveau personnel, le prépara au service interurbain dont il devait par la suite assurer le fonctionnement. Le service, tant interurbain qu'international, plus intéressant et plus captivant que le service local, eut tôt fait de laisser tomber dans l'oubli les beaux jours passés à la centrale manuelle Stand. La complexité du service international, qui exige une attention soutenue, ainsi que les continuelles innovations qui tiennent l'esprit en éveil, furent autant de facteurs qui aidèrent la téléphoniste à se ressaisir.

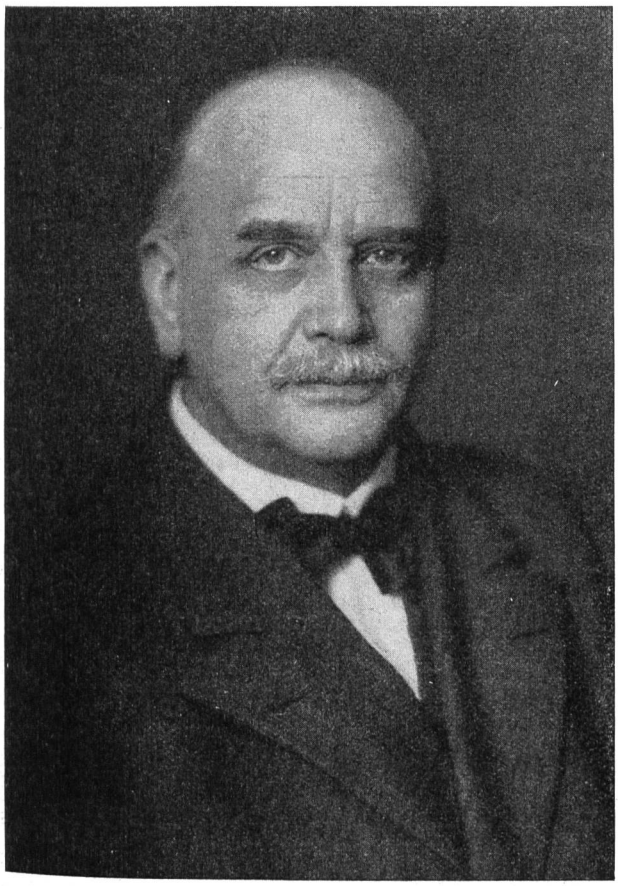
Aujourd'hui, elle ne tient plus du tout à accomplir le travail remis aux machines, mais elle désire vivement que celui qu'elle assure actuellement lui soit confié de nombreuses années encore.

Verschiedenes — Divers.

Staatssekretär i. R. Dr.-Ing. e. h. Carl August Kruckow.

Staatssekretär i. R. Carl August Kruckow weilt nicht mehr unter den Lebenden; am 23. September ist er durch einen Herzschlag im Alter von 64 Jahren plötzlich heimberufen worden.

Freund Kruckow war für uns alle ein leuchtendes Vorbild treuer Pflichterfüllung und unermüdlichen Schaffens. Er war nicht nur im engern Kreise seines Vaterlandes, sondern weit über dessen Grenzen hinaus bekannt und verehrt als Pionier der Fernmeldetechnik im allgemeinen und der Telephonie im besondern. Was er für seine Heimat und für die Schwachstromtechnik geleistet hat, können nur diejenigen beurteilen, die näher mit ihm in Berührung kamen. Sein scharfer Zukunftsblick, seine ausserordentliche Begabung, verbunden mit einer eisernen Willenskraft und hohem Organisationssinn, haben ihn zum anerkannten Führer der Telephonie gemacht. Zielklares Handeln und unerschrockenes Wesen ermöglichten ihm die Lösung sämtlicher Aufgaben, die während seiner langen Amtstätigkeit als Ministerialrat, als Präsident des neugegründeten Reichspostzentralamtes, als Ministerialdirektor und letzten Endes als Staatssekretär, an ihn in Hülle und Fülle herantraten. Keine Arbeit war ihm zu schwer, und was er im Bureau nicht bewältigen konnte, wurde im stillen Kämmerlein, nach Arbeitsschluss, restlos und mit nie gebrochener Arbeitsfreude erledigt.



Carl August Kruckow.

Kruckow hat nun das Irdische gesegnet, aber er hat das Grösste, was wir tun können: die Ideale des Nachrichtendienstes zu verbreiten und der kommenden Generation die glänzenden Ueberlieferungen der Wissenschaft zu vermitteln, im besten Sinne getan.

Dem lieben Verblichenen werden alle seine Freunde stetsfort ein gutes Andenken bewahren; er wird in unserem Geiste weiterleben. *M.*

Johann Jakob Heer, Adjunkt des eidg. Telegraphendirektors.

Vorbemerkung der Redaktion. Adjunkt Heer galt um die Jahrhundertwende als die treibende Kraft der Telegraphenverwaltung. Wer die alten Akten der Verwaltung durchstöbert, stösst immer wieder auf seinen Namen. Man wird es daher verstehen, wenn wir heute — hundert Jahre nach seinem Geburtstage — dieses Mannes gedenken und einige Angaben über sein Leben und sein Werk veröffentlichen.

1. Aus der Grabrede, gehalten von Pfarrer Hadorn.

Am 8. November 1839 als der Sohn einfacher Landleute in Unterhallau geboren, besuchte Johann Jakob Heer die Schulen seines Heimatortes. Seinen Vater verlor der Knabe in jungen Jahren, und da durch den Tod des Vaters die Familie des Ernährers beraubt war und schwere Sorgen die Familie oft bedrückten, musste er schon früh erfahren, was es heisst, das Joch in der Jugend tragen. Ein Oheim väterlicherseits nahm sich aber der Familie an und stand dem begabten Knaben mit Rat und Tat bei. Nach Absolvierung der Schule trat er in Basel, wohin er sich zu Fuss begeben hatte, in den Telegraphendienst und war nun seit seinem 17. Altersjahre ununterbrochen auf diesem Gebiete tätig. Von der Picke auf dienend, hat er es bis zum Adjunkt des Telegraphendirektors gebracht und wäre wohl noch weiter gekommen, wenn nicht der Tod ihm ein Halt zugerufen hätte. In seine Lehrlingszeit fällt der Preussenfeldzug, den er mitmachte und der für ihn zeitlebens eine seiner liebsten Erinnerungen war. Im Jahr 1857 wurde er, nachdem er das Telegraphenpatent 1. Klasse erworben hatte, vom Bundesrat zum Telegraphisten auf das Bureau Basel gewählt, 1860 nach Bern berufen als Telegraphist im Bundeshause und gleichzeitig als Beamter der Direktionskontrolle; 1870